

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

ANTHROPOLOGIE INDIGÈNE

Melliti, Imed. Hénia, Abdelhamid

Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain, Laboratoire Diraset, Université de Tunis, Tunisie

Date de publication : 2016-09-01

DOI : <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.003>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Dès son invention, la catégorie « indigène » est une catégorie beaucoup moins savante que politique. « C'est la colonisation qui fait les indigènes », écrit René Gallissot. Sans être tout à fait des « primitifs », ces indigènes sont supposés être d'une espèce différente qui conserve des traits d'exotisme et de sauvagerie visibles dans la culture et les modes d'organisation sociale. Le propre de la catégorie indigène est d'être issue de la frontière coloniale : les indigènes le sont dans la mesure où ils sont justement, et en même temps, des sujets des empires coloniaux. Comme le montre R. Gallissot, la généalogie du mot indigène est complexe et procède d'une juridicisation d'une catégorie au départ naturaliste, donnant lieu en définitive à une classe juridique elle-même naturalisante et naturalisée. La fabrique juridique de « l'indigénat » comme statut en perpétuel recomposition au fil de l'histoire coloniale, et de ses relais institutionnels, administratifs et politiques, fait que la société coloniale est une société divisée en deux classes de populations et d'institutions : des sujets infériorisés et des citoyens à part entière, et respectivement des modes d'administration, des régimes juridiques et des juridictions spécifiques (Gallissot 2006).

Ainsi l'« indigénat » est un statut stigmatisé et stigmatisant. La colonisation et le colonialisme étant perçus de plus en plus comme des objets historiques révolus mais avec des relents persistants, la catégorie « indigène » tend à être délogée de son stigmat. Aujourd'hui, un courant d'« indigénisation » des savoirs prétend même s'en emparer en le retournant. Cette démarche est présentée comme le moyen de dessiner une posture méthodologique permettant d'opérer un déplacement dans le champ des recherches en sciences sociales en les dégageant de tout hégémonisme ethnocentrique. Quel bilan pouvons-nous dresser des pratiques empiriques propres à

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2020. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Melliti, Imed. Hénia, Abdelhamid (2016-09-01), Anthropologie indigène. Anthropen. <http://doi.org/10.17184/eac.anthropen.003>

ce courant ? Dans quel contexte épistémologique s'inscrit-il ? Qu'en est-il du piège identitaire qui le guette ? L'indigénisation est-elle une pratique réservée exclusivement aux chercheurs indigènes ou autochtones et quel statut accorde-t-elle aux concepts et paradigmes produits par la communauté scientifique internationale ? Les soi-disant chercheurs autochtones ne sont-ils pas en passe d'inventer leurs propres « indigènes », en décrétant le déclassement d'une partie de la communauté scientifique ?

L'idée de l'indigénisation vient à la suite de plusieurs tentatives de renouvellement épistémologiques. La « décolonisation des savoirs » introduite par les Postcolonial Studies anglophones a montré que la décolonisation n'est pas seulement une action politique, mais également une action épistémologique. A cela, il faut ajouter la critique de l'orientalisme par Edward Saïd (1980), les différentes écoles qui ont amorcé une tentative de construire le savoir à partir du « bas » (view from below) ou de « l'intérieur », ou de faire de la recherche du côté des acteurs, ou encore au « ras de sol » (Revel 1989). C'est dans la même perspective que s'inscrivent la contribution des Subaltern Studies en Inde (Pouchepadass 2000), l'« écriture de l'histoire » par Michel de Certeau (2002) et sa sociologie de l'« invention du quotidien », la reconstitution de la « vision des vaincus » par Nathan Wachtel (1999), la microstoria italienne, l'analyse « du point de vue de l'indigène » (Geertz 1986), et l'analyse des « armes du faible » par James C. Scott (1985). Les Latinos Studies, les Gender Studies, les Black Studies, sont autant de courants qui ont contribué à la poursuite de cet élan novateur. Le dernier en date est le courant représenté par le Manifeste de Lausanne. Pour une anthropologie non hégémonique (Saillant, Kilani, Graezer Bideau 2011).

Indigéniser consisterait à répondre à la question de savoir comment penser une société sans être le porte-parole d'interprétations hégémoniques ou surplombantes venant souvent de l'extérieur. Cela suppose aussi le dépassement de la dichotomie « indigène »/« occidental » en se dégageant des rapports de force historiques liés à ces deux catégories, telles qu'elles étaient forgées dans le contexte colonial.

La propension à l'indigénisation des savoirs a parfois tourné au discours identitaire, notamment chez les « sociologues arabes » (Melliti 2006; 2011). Il existe une tension à l'arrière fond du débat autour de la question d'arabisation des sciences sociales d'une manière générale. L'autre usage de l'indigénisation obéissant à des raisons exclusivement identitaires serait de dire que seuls les indigènes seraient les mieux placés pour rendre compte des réalités locales. Prenant sa source dans le nationalisme postcolonial, ce courant est obnubilé par l'idée de décoloniser les sciences sociales. Pour les défenseurs de ces courants, seul l'indigène serait capable de mieux étudier les sociétés anciennement colonisées. Il va sans dire que, dans ce contexte précis, la validité scientifique des résultats obtenus est incertaine.

Une autre manière de comprendre l'indigénisation serait de l'assimiler à une posture méthodologique et à une démarche adoptée par tout chercheur quelle que soit son origine. De ce point de vue, l'altérité du chercheur n'est guère perçue comme un

handicape pour une meilleure intelligibilité des réalités sociales plurielles qu'il se donne pour objet (Godelier 2007).

Que le chercheur soit indigène (de l'intérieur) ou non, la question n'est pas là. Avec l'indigénisation des savoirs on insiste sur la manière dont les objets relatifs aux sociétés locales sont construits, pensés et traités. Il s'agit de partir de l'intérieur, c'est-à-dire des « concepts proches de l'expérience » pour « voir les choses du point de vue de l'indigène », comme le précise Clifford Geertz (1986 : 73-74). Pour ce faire, il faut voir selon lui les expériences des indigènes « dans le cadre de leur propre idée de ce qu'est la personne » ; autrement dit, comment ils « se voient eux-mêmes » et comment ils « se voient les uns les autres ». Et Geertz d'ajouter : « [...] pour Java, Bali et le Maroc, au moins, cette idée diffère sensiblement non seulement de la nôtre, mais de façon non moins dramatique et non moins instructive, de l'une à l'autre » (Geertz : 76).

Les effets des postures ethnocentriques empêchent de bien comprendre les sociétés locales, dans la mesure où ils déplacent la manière de penser ces sociétés vers des paradigmes et des catégories inventés sous d'autres cieux. Les approches ethnocentristes adoptées pour analyser les réalités locales peuvent être dues à des chercheurs aussi bien venus du dehors que du local. L'ethnocentrisme n'est pas spécifique à l'Occident.

Récusant la dérive identitaire, l'indigénisation des sciences sociales consiste à transcender les langues par lesquelles les chercheurs s'expriment, les antinomies, comme centre et périphérie, local et global, etc. Elle participe également à la construction d'un savoir universel, mais non un « universel occidental » (Detienne 2005).

L'indigénisation ne repose pas sur la condamnation, voire la négation de la « pensée occidentale », mais plutôt sur sa « décentralisation », comme l'écrivent les auteurs du Manifeste de Lausanne. La conversion des théories nées dans les centres de production scientifique en théories voyageuses, phénomène non nouveau, devient une véritable stratégie de connaissance. Ainsi, les outils d'analyse, paradigmes et concepts forgés dans le monde occidental ne sont pas rejetés par les tenants de ce courant.

L'indigénisation du savoir se présente ainsi comme un projet épistémologique qui se démarque de celui postcolonial qui cherche à « décoloniser », ou encore de celui qui cherche à « désoccidentaliser » les savoirs. Qu'elle soit utilisée par l'ancien colonisateur ou l'ancien colonisé, la « décolonisation » est toujours quelque part entachée d'un substrat idéologique. L'idée de « désoccidentalisation », elle aussi, n'échappe pas à la même dérive. L'usage de ces mots dénote que le dépassement des catégories antinomiques (« colonisateurs » vs « colonisés », « Occident » vs « Orient », « Nord » vs « Sud », « centre » vs « périphérie », etc.) n'est pas encore totalement consommé. Il sous-entend que l'on reste toujours, d'une manière ou d'une autre, prisonnier de la perception ethnocentriste (Goody 2010).

Références

- De Certeau, M. (2002), *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- Detienne, M. (2005), *Les Grecs et nous : une anthropologie comparée de la Grèce ancienne*, Editions Perrin, Paris.
- Geertz, C. (1986), *Savoir local, savoir global*, Les lieux du savoir, Paris, PUF.
- Godelier, M. (2007), *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Albin Michel.
<https://www.albin-michel.fr/ouvrages/au-fondement-des-societes-humaines-9782226179036>
- Goody, J. (2010), *Le vol de l'histoire*, Paris, Gallimard.
<http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Folio/Folio-histoire/Le-vol-de-l-Histoire>
- Melliti, I. (2006), « Une anthropologie indigène est-elle possible ? Réflexions sur le statut de l'anthropologie en Tunisie », *Arabica*, tome 53, 2, p.163-176.
<https://doi.org/10.1163/157005806777069750>
- (2011), « L'indigénisation des sciences sociales en Tunisie : un malentendu ? », in S. Najjar (dir.), *Maghreb et sciences sociales au Maghreb. L'anthropologie face aux nouveaux enjeux éthiques*, Paris-Tunis, L'Harmattan-IRMC, p.129-140.
- Pouchepasdas, J. (2000), « Les Subaltern Studies ou la critique postcoloniale de la modernité », *L'Homme*, 156, numéro spécial « Intellectuels en diasporas de l'Asie du Sud », p.161- 186.
<https://doi.org/10.4000/lhomme.75>
- Revel, J. (1989), « L'histoire au ras du sol », in G. Levi, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIème siècle*, Paris, Gallimard, p. I-XXXII.
- Saillant, F., Kilani, M. et Graezer Bideau, F.(dir.) (2011), *Manifeste de Lausanne. Pour une anthropologie non hégémonique*, Montréal, Liber.
- Said, E. W. (1980), *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris.
- Scott, J. C. (1985), *Weapons of the weak. Everyday forms of peasant resistance*, New Haven and London, Yale University Press.
- Wachtel, N. (1999), *La Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole. 1530-1570*, Paris, Gallimard.